

## La place de l'histoire de l'environnement canadien dans le champ international

---

Stéphane Castonguay, Chaire de recherche du Canada en histoire environnementale, UQTR, et NiCHE

### Enjeux

La dernière décennie a vu l'histoire environnementale du Canada s'ancrer dans le paysage académique national, devenant partie intégrante de l'histoire canadienne<sup>1</sup>, au moment où à l'échelle internationale cette spécialité acquérait une grande visibilité. Les marqueurs de ce côté – initiatives éditoriales et organisationnelles – continuent de se multiplier. Quel est aujourd'hui le statut de l'histoire environnementale canadienne à cet égard ? Comment est-il possible d'en accroître le positionnement et la visibilité ? Et dans quelle mesure pareille entreprise est-elle souhaitable ?

Nous soulevons ces questions d'abord parce que le positionnement international est un enjeu qui se trouve au cœur de la mission de NiCHE. Bien sûr, l'internationalité des sciences humaines et sociales (SHS), a fortiori de l'histoire nationale, est un paradoxe, considérant la dimension fortement locale de la recherche dans les SHS qui produisent d'abord de la culture, aussi scientifique soit-elle, à partir de problématiques locales, ce qui réduirait les chances d'intéresser des scientifiques étrangers.<sup>2</sup> Pourtant, les objets transgressent les frontières nationales, comme le démontre le foisonnement de spécialités que les chercheurs « locaux » s'empressent de récupérer. Ainsi l'histoire des femmes et l'histoire urbaine se sont taillées une forte place dans l'historiographie nationale au Canada en même temps que cela se produisait ailleurs, sans nécessairement stimuler des transferts empiriques, analytiques ou méthodologiques, du Canada vers l'étranger. Quelques individus peuvent bien faire leur marque à l'échelle internationale, mais au regard du travail accompli, il semble que les historiens canadiens parlent d'abord aux historiens canadiens en multipliant les emprunts auprès de travaux étrangers.

Par rapport à ces tendances, les spécialistes de l'histoire environnementale canadienne se distinguent-ils de leurs collègues canadianistes ? Nonobstant la lapalissade à l'effet que l'environnement n'a pas de frontières, il s'agit là d'un objet qui dans ses enjeux comme dans ses déclinaisons peut être repris dans toute culture et en tout lieu. Mais en quoi cela diffère-t-il, par exemple, des rapports de sexe (*gender studies*) ? Même si certains accorderont la primauté au local dans une perspective biorégionaliste, l'environnement comme objet de recherche historiographique recèlerait des enjeux théoriques qui ne devraient pas rejoindre uniquement les chercheurs de la culture (et de la nature) locale d'où émerge le phénomène sous analyse. Qu'en est-il lorsqu'il faut évaluer à quel degré les travaux académiques produits au Canada rayonneraient parmi ceux de l'élite internationale dans ce domaine ? Sont-ils contraints par des facteurs structurels propres au champ scientifique, à la fois quant à son (an)internationalité et à la position hiérarchique qui occupe le Canada ? Que signifierait l'idée que l'histoire environnementale canadienne – et non certains de ses praticiens – puisse avoir un « impact » international ? Serait-ce à travers ses pratiques et ses méthodes ? Ou plutôt à travers ses objets et ses terrains ?

Peut-être est-il prématuré de se questionner sur la place de l'histoire de l'environnement canadien (HEC)<sup>3</sup> à l'échelle internationale ? Ou la question doit-elle être reformulée, car elle comporte plusieurs présupposés : il existe une histoire environnementale canadienne indépendante ou distincte de la production internationale ; une histoire environnementale nationale (ou un style national en histoire environnementale) peut exercer son ascendant à l'échelle internationale ; d'une façon générale, la recherche dans les humanités peut dépasser son localisme.

En fait, ce que nous cherchons à savoir, c'est dans quelle mesure les travaux canadiens sont repris ou remarqués par des chercheurs étrangers. Il ne s'agit pas ici de prescrire des programmes de recherche. Seulement, compte tenu de la jeunesse relative du domaine et de son émergence récente au Canada, il pourrait paraître prématuré d'imaginer que des travaux canadiens puissent influencer le cours de la recherche à l'échelle mondiale. Tout au moins pouvons-nous espérer voir des chercheurs au Canada participer aux grands développements de l'histoire environnementale mondiale.

Dernière mise en garde. Le regard que nous portons ne vise pas tant à décrire l'état de la recherche en histoire environnementale à l'échelle internationale que de situer la recherche en histoire environnementale canadienne en regard de certaines pratiques dans ce domaine à l'échelle internationale. Donc, pas de bilan exhaustif, mais des constats en fonction de notre connaissance limitée par la multiplication des enjeux et des terrains de ce domaine à la croissance exponentielle et aux spécialités qui se sont autonomisées dans les dernières années (on pense à

l'histoire urbaine environnementale, l'histoire du climat et des catastrophes naturelles, l'histoire de l'eau, en plus des spécialisations géographiques). Ensuite, en plus de nous engager dans une réflexion parfois impressionniste, nous tâchons de situer notre analyse au niveau collectif, et non individuel ; même si à bien des égards certaines communautés nationales s'articulent autour de personnalités, la relative jeunesse de la communauté canadienne rend peu probable l'émergence de pareille charnière. Enfin, nous éviterons toute sociologie ou économie politique des pratiques scientifiques dans le monde académique (pour comprendre la puissance de conviction, l'attractivité ou la popularité d'un auteur) pour situer l'effort canadien de la recherche en histoire environnementale à l'échelle internationale, en termes d'impact et de distinction.

## État des lieux

On se rappellera les évaluations dont faisait l'objet l'histoire environnementale canadienne au début des années 2000, dans des bilans à l'échelle internationale, au moment même où cette spécialité semblait sur le point de conquérir l'ensemble de la planète historique. Dans son article publié dans *History and Theory*, John McNeill rappelait les difficultés d'obtenir de l'information en histoire de l'environnement canadien parce que les canadianistes avaient presque totalement ignoré le genre.<sup>4</sup> Dans un numéro thématique de *Environnement and History* sur l'état du domaine dans différentes régions, Peter Coates s'étonnait de la faiblesse de l'histoire environnementale au Canada, compte tenu de la quasi-équivalence du rôle de la nature et des ressources naturelles dans le façonnement de l'histoire et de l'identité canadiennes comparativement à l'expérience états-unienne.<sup>5</sup> L'historien britannique attribuait cette situation au faible nombre d'historiens canadiens en général et au faible nombre conséquent de canadianistes en histoire environnementale, omettant au passage de mentionner que c'est d'abord dans une population dix fois moins nombreuse – et les conséquences de cette situation sur la taille de la communauté scientifique – qu'il faut chercher des éléments de réponse. Sûrement ces auteurs se sont engagés dans des actes de contrition par après, compte tenu de la tradition en géographie historique qui a depuis longtemps enrichi notre compréhension des rapports sociaux à l'environnement, tant sur le plan des représentations que sur celui des matérialités écologiques qui ont accompagné le cours de la société canadienne.<sup>6</sup> Outre que l'approche de la géographie a pesé et continue de peser dans la façon de penser les interactions entre la société et l'environnement et de faire l'histoire de l'environnement, il faut réaliser parallèlement que les objets abordés dépassent largement la liste de thèmes de recherche que Coates mentionnait au passage et qui dans les faits ne faisait que reproduire les préoccupations, pour ne pas dire les obsessions, états-uniennes : parcs, tourisme et plein air, sauvagerie, forêt et conservation. En fait, si pareil bilan devait de nouveau être écrit en 2011, nous pensons que l'auteur devrait manifestement faire preuve de circonspection pour ne pas se noyer dans une liste de références, aussi bien au regard de la production passée qu'actuelle.

Si la production en HEC nous semble aujourd'hui volumineuse, nous devrions nous attendre à ce qu'elle cesse d'être ignorée à l'échelle internationale. Qu'en est-il de son impact international, si tant est que pareil vocable est approprié? A prime abord, il semble bien que, pour l'heure, les travaux en histoire de l'environnement canadien suscitent peu d'intérêt (nous reviendrons plus loin sur ce point). Dans un bilan récent, Wynn et Evenden parlaient de la «rather limited visibility of Canadian environmental history in the international realm»<sup>7</sup>. La situation semblait particulièrement difficile en regard des travaux aux États-Unis ; «Canadian scholarship is essentially invisible – infrequently cited, rarely engaged, and largely ignored – in the American littérature».<sup>8</sup>

Pour voir comment se positionne l'HEC à l'échelle internationale, il faudrait d'abord commencer par évaluer effectivement dans quelle mesure elle est «infréquemment citée», puis, en la comparant avec d'autres productions nationales, évaluer dans quelle mesure cette situation peut-être ou non attribuable au terrain ou à la position des canadianistes dans le champ scientifique international.

Pour ce faire, nous avons opté pour étudier à titre exploratoire les citations aux travaux récents et, si possible, les comparer à d'autres travaux publiés dans des conditions similaires. La méthode en fera sourciller plusieurs si nous tenons compte du mince échantillon et de la spécificité des sciences humaines dans le champ scientifique qui fait de la scientométrie et des bases de données des outils plus ou moins adéquats pour répondre aux questions que nous posons.<sup>9</sup> Pour faire court, mentionnons l'importance du livre comme mode de diffusion, notamment en histoire (contrairement à ce qui se fait dans les sciences de la nature, paradigme des bases de données en scientométrie et dont les pratiques de publication se résument à l'article scientifique), ainsi que la tendance à publier dans des revues nationales dans une langue autre que l'anglais (puisque la production scientifique en SHS trouve sa raison

d'être dans des problèmes locaux et s'articule autour de problématiques locales) alors que les bases de données en SHS se fondent principalement sur des articles tirés de revues américaines ou britanniques. De même, plusieurs facteurs jouent sur la probabilité pour un article d'être cité, comme le positionnement du chercheur dans le champ scientifique, la visibilité des revues, le réseau du chercheur, la pertinence du thème et les effets de mode. Nonobstant les pratiques de publication dans le champ scientifique, il s'agit là d'un des rares moyens dont nous disposons pour évaluer l'état international de l'histoire environnementale et c'est pour cela que nous avons opté ici pour le mettre en œuvre.

Dans un premier temps, la revue principale du domaine, *Environmental History*, une des revues avec le plus grand facteur d'impact dans les SHS, a publié de nombreux articles de canadianistes, dont sept rassemblés dans un numéro thématique sur le Canada en 2007. Comment ces articles ont-ils été repris à l'échelle internationale (ici, nous référons à un chercheur d'une université non-canadienne publiant dans une revue non-canadienne)? Comparativement aux autres articles publiés en 2007, les articles publiés dans le numéro thématique ont-ils suscité un intérêt similaire?

Pour ce journal, nous avons colligé les citations dont ont fait l'objet les articles publiés en 2007. Il faut d'abord souligner le taux très bas de citations ainsi que la nature fortement locale de la recherche en histoire environnementale pour tous les articles, canadianistes et non-canadianistes. Pour les articles parus dans le numéro thématique, plusieurs sont cités dans des revues internationales non-canadiennes par des non-canadianistes. Comparativement à ces articles, les articles canadianistes publiés avant 2007 dans *Environmental History* ont été cités plus souvent que ceux parus dans le numéro thématique, et plus souvent par des non-canadianistes. Bien sûr, un article paru plus tôt bénéficie d'une période plus longue pour se faire remarquer, mais même ceux publiés une seule année avant 2007 sont plus cités que les articles du numéro thématique. Il faut néanmoins s'interroger sur le risque de noyer l'apport des canadianistes dans un numéro thématique. Si rien dans les thématiques semble démarquer les articles cités des non-cités, notons pour les besoins de la discussion ultérieure que plusieurs articles traitent du Nord, des autochtones et des rivières, et que plusieurs auteurs témoignent d'un certain souci pour les enjeux touchant les inégalités environnementales, entre autres autour d'initiatives conservacionnistes ou de projets industriels.

Les auteurs d'articles publiés en 2007 provenant de l'extérieur de l'Amérique voient leurs travaux fortement repris dans un autre pays. Par contre, les collègues américains ayant publié la même année ne sont pas cités plus souvent que les auteurs canadiens, et très rarement à l'extérieur des États-Unis. Si on peut s'interroger sur cette faible propension des historiens américains à voir ce qui se fait ailleurs<sup>10</sup>, il faut reconnaître qu'il ne s'agit pas là nécessairement d'un artefact lié à la dimension culturaliste et localiste des SHS, mais plutôt qu'un phénomène d'égocitation collectif est le propre de la recherche scientifique aux États-Unis. Et la raison réside dans le fait que la communauté scientifique y est plus importante qu'elle ne l'EST ailleurs en raison des ressources et de la population du pays, de sa capacité d'attirer des chercheurs, de la puissance de sa production, du biais des bases de données utilisées en scientométrie, a fortiori dans les sciences sociales, et de la langue des publications scientifiques qui favorise cette communauté pour ses publications et ses citations.

Nous avons également recensé les citations aux articles publiés par des auteurs australiens dans la revue *Environmental History*, dans la mesure où nous pouvons affirmer une certaine commensurabilité des cas canadien et australien, par la taille et le positionnement de la communauté scientifique, entre autres en histoire environnementale. Il est intéressant de noter que, pour les sept articles publiés par des Australiens dans la revue *Environmental History* entre 2001 et 2011, un seul a été cité, et une seule fois. Ce dernier porte sur des enjeux épistémologiques et méthodologiques, ce qui est aussi la caractéristique des travaux les plus repris en 2007 et publiés par des non-américanistes et non-canadianistes.<sup>11</sup>

Outre la principale revue du domaine, le journal *Environnement and History*, qui serait de facture plus internationale (en opposition à « exclusivement américaine»), a également été évalué pour son impact. Les citations dont font l'objet les articles publiés en 2007 nous montrent le caractère hautement local des articles au regard de l'intérêt qu'ils peuvent susciter. En cela, l'article canadien qui est paru en 2007 dans cette revue ne se distingue pas des autres parus la même année.

Nous avons également considéré les articles d'historiens de l'environnement canadien parus dans deux revues de géographie: *Journal of Historical Geography* ou *Environment and Planning D. Society and Space*. Les quelques

articles que nous avons recensés ont été bien repris par après, et dans la majorité des cas par des auteurs non-canadianistes. Il est intéressant de constater que peu seront cités dans des revues canadiennes.

Enfin, nous nous sommes intéressés aux revues canadiennes qui exposent les résultats de la recherche en histoire environnementale. Deux cas d'espèce nous intéressent ici, soit la revue thématique et la revue exclusivement canadienne. Probablement grâce au caractère international de l'objet « ville », les articles dans le numéro thématique *Urban History Review-Revue d'histoire urbaine* bénéficient d'un rayonnement étranger intéressant. Comparativement à ceux-ci, nous notons que le *Journal of Canadian Studies-Revue d'études canadiennes* a publié un numéro thématique en 2002 (Volume 37, No. 2 «History and the Canadian Environment: Interpretations and Transformations»), et que seulement deux articles ont été cités par après ; l'ensemble des citations se sont retrouvées dans articles canadiennes dans des revues canadiennes. En cela, il faut réaliser que les publications dans des revues destinées aux canadiennes semblent moins bien cités à l'étranger par des étrangers, en même temps que les canadiennes détachés de l'histoire environnementale reprendront peu ces articles comme le suggère la compilation des citations des articles en histoire environnementale parus dans le *Canadian Historical Review*. Significativement, deux des articles les plus cités provenant de la *Canadian Historical Review* paraissaient dans la section «Forum», destinée à stimuler la discussion.

Enfin, puisque le livre est un outil de diffusion aussi important que l'article dans les SHS, nous avons évalué comment les livres sont repris en histoire environnementale en regardant les revues et les auteurs des articles qui citent les livres et des recensions de ces livres, selon qu'ils proviennent de la collection Nature/History/Society de l'éditeur canadien UBC Press, sous la direction de Graeme Wynn, ou de la collection Weyerhaeuser de l'éditeur University of Washington Press, sous la direction de William Cronon. Si les ouvrages canadiens seront davantage recensés dans des revues étrangères que ne le seront les ouvrages américains, ces derniers seront davantage cités à l'étranger que les ouvrages canadiens. Dans un cas comme dans l'autre, nous estimons que la communauté nationale voisine est responsable de ces distorsions. Il est intéressant de constater que les ouvrages canadiens sont portés à l'attention du public américain sans que cela ne parvienne à stimuler sa curiosité, alors que les canadiens iront plus volontiers se frotter aux œuvres américanistes.

Voici globalement, métriquement, et de façon limitée ce à quoi ressemble le positionnement de l'histoire environnementale canadienne. Un constat heureux et surprenant est que les travaux canadiens sont à la fois cités et cités par des auteurs qui ne travaillent pas sur le Canada. Autrement dit, dans les problématiques à l'œuvre et les objets de nos recherches, les historiens de l'environnement canadien peuvent intéresser. La communauté canadienne en histoire environnementale dispose d'un avantage non-négligeable pour marquer le paysage international : l'accessibilité de sa production scientifique dans la lingua franca de la recherche académique. De même, sa proximité avec les sociétés scientifiques et leurs revues aux États-Unis et en Grande-Bretagne constituerait une autre occasion pour la diffusion de ses avancées historiographiques, de manière à finalement s'inscrire dans le champ scientifique international.

S'agit-il d'une situation insuffisante, enviable, à améliorer? D'aucuns s'entendent pour souhaiter que les travaux soient plus mis en valeur, mais que peut-on espérer précisément? Sans nécessairement entrer dans des considérations de marketing stratégique de la publication scientifique, et encore moins dans une économie politique de la citation, il y a lieu de s'interroger sur les véhicules les plus appropriés pour diffuser la recherche. Bien sûr, les auteurs travaillent très souvent à partir d'historiographies distinctes. Après tout, si on choisit une revue en fonction de son lectorat, c'est entre autres parce que nous voulons être lus par le plus grand nombre, parce que nous travaillons à bien des égards sur des objets différents ou parce que nous avons des comptes à rendre à notre discipline qui évalue notre production. Nous pouvons néanmoins évaluer la pertinence de publier dans des revues à haut facteur d'impact, dans des revues internationales ou canadiennes, dans des revues disciplinaires ou thématiques, ainsi que dans un numéro thématique.

## **Accroître le rayonnement de l'histoire de l'environnement canadien**

Les résultats de l'évaluation bibliométrique nous laissent envisager la présence de la recherche canadienne en histoire environnementale à l'échelle internationale. Pour accroître la visibilité de cette présence, il nous paraît important d'identifier ce qui structure la dynamique de ce domaine de recherche de façon à permettre aux canadiennes d'y contribuer davantage qu'ils ne le font en ce moment. Ici nous articulons notre réflexion autour

de trois points. D'abord, en examinant les tendances de *l'histoire environnementale à l'échelle mondiale*, nous tenterons de voir si les chercheurs canadiens évoluent en parallèle, en marge ou en décalage avec ces tendances. En plus d'examiner les thèmes de la recherche en HEC pour saisir leur inscription dans l'histoire environnementale mondiale, nous tenterons d'identifier certaines *spécificités de la recherche canadienne*, en vertu de ses terrains ou de ses approches, pour voir comment cette dernière pourrait devenir un lieu privilégié pour développer des approches et des problématiques et servir de locomotive au développement de l'histoire environnementale mondiale. Enfin, nous nous interrogerons sur la pertinence de l'histoire nationale en regard des *approches internationalistes de la recherche historique*.

### **Des trajectoires de l'histoire environnementale dans le monde**

Outre l'évaluation bibliométrique, une autre façon de se poser la question de la présence de l'HEC sur la scène internationale est d'évaluer la participation des canadianistes aux thèmes émergents de l'histoire environnementale mondiale. Nous portons ici notre attention sur la «science en action» en identifiant des sujets abordés dans les travaux en cours. Nous engager dans pareil exercice n'est pas sans risque, non le moindre étant d'offrir une lecture trop personnelle à cause de nos engagements actuels et antérieurs. Puis, lorsque nous nous basons sur des sources imprimées<sup>12</sup>, il y a, compte tenu des délais de publication, de fortes probabilités de nous attarder à des queues de comète qui peuvent encore paraître comme des thèmes significatifs tandis que des thèmes émergents demeurent difficilement identifiables. La dispersion de la littérature et la multiplication des manifestations scientifiques augmentent le degré de difficulté. En plus, nous limiter aux titres de séances et des communications nous empêche de nous engager réellement sur le terrain des problématiques et des approches, pour en lieu et place énoncer une série de thèmes qui peuvent prendre des allures d'une liste définitive des «what's in –what's out» des thématiques à la mode en histoire environnementale. Encore une fois c'est pour les besoins de la discussion que nous soumettons cette lecture très impressionniste et très personnelle.

Nous avons identifié les thèmes suivants en fonction de leur omniprésence ou de leur constante apparition dans les dernières années: les migrations et les frontières (en terme d'espace et d'acteurs humains et non-humains); la consommation et les échanges (des biens et des matières, après les invasions biologiques); l'alimentation (découlant des travaux sur la santé, les sens et le corps, ainsi que des études rurales) comme mode d'appréhension et d'identification au milieu; l'extraction et l'exploitation des sources d'énergie (incluant l'exploitation minière); la mobilité et ses infrastructures (les chemins de fer après la motorisation); l'art, l'architecture et l'esthétique. Parmi les thèmes neufs qui perdurent depuis quelque temps déjà, mentionnons le paysage militarisé; les rapports aux animaux; la religion et la spiritualité; l'écologie politique et les inégalités environnementales; l'identité nationale et les idéologies politiques; les loisirs, la récréation et le tourisme; les rapports à l'eau sous leurs multiples déclinaisons (les barrages, les inondations, la pollution et la restauration des rivières, les waterfront); les représentations médiatiques de la nature et des crises environnementales; le genre et la masculinité. Parmi les thèmes canoniques, comme l'exploitation et la conservation des ressources, la wilderness, l'environnementalisme, ainsi que l'industrie et la pollution, certains sont revus, comme les espaces protégés (notamment en milieux urbains et montagneux, à distinguer de la focale obsessionnelle sur les parcs nationaux quand les chercheurs en histoire environnementale parlaient exclusivement des espaces naturels), les désastres naturels et le climat (mais appréhendés dans des échelles spatio-temporelles globales); les communaux (par la mise en opposition des rapports entre la propriété privée et le contrôle collectif des ressources); l'impérialisme et la colonisation (d'abord par les études subalternes, puis par l'analyse historique des épidémies). Enfin, des enjeux environnementaux contemporains forment le sujet de travaux historiens, comme la durabilité, la biodiversité et l'extinction, les changements climatiques globaux, l'empreinte environnementale, la restauration écologique, les éthiques de l'environnement et de la terre. À l'occasion, une réflexion épistémologique fait surface, ainsi que des considérations sur les rapports aux sciences auxiliaires, notamment en regard des emprunts terminologiques vis-à-vis des sciences environnementales, comme en font foi certains thèmes mentionnés dans la phrase précédente.

Dans quelle mesure les chercheurs canadiens participent à ces thèmes? Rappelons ici ceux suggérés par Evenden et Wynn pour caractériser les travaux canadiens en histoire environnementale: vie autochtone et colonialisme; diffusion des maladies; peuplement et changements environnementaux; science, technologie et environnement; places et lieux; sauvagerie et politique de la faune; genre et environnement; ressources, conflits et changements environnementaux; perceptions environnementales; justice environnementale, ville et classe sociale. Ce premier échantillon confirmerait l'inscription, même partielle, de l'HEC dans des thèmes dominants à l'échelle

internationale. Par exemple, la question des perceptions et celle des places et lieux se fusionnent dans une histoire sensuelle et sanitaire de l'environnement. Ou encore, les inégalités environnementales en milieu urbain attirent l'attention de plusieurs, notamment autour des enjeux liés à la réhabilitation des espaces (dont les milieux riverains) et à l'accès à des services de qualité, notamment sanitaires. De plus, en consultant les titres de projets de recherche en cours comme ils apparaissent dans les listes des subventions de recherche et des bourses accordées par le CRSH, nous sommes en mesure de voir quels thèmes sont abordés dans les thèses de doctorat et les travaux de chercheurs en HEC. Non pas qu'il s'agit d'un échantillon représentatif, ni même de la globalité de la recherche canadienne, mais ces listes nous offrent des titres de *projets* qui ont fait l'objet d'une première évaluation par des pairs. D'une façon générale, la recherche canadienne semble bien s'inscrire dans les tendances citées plus haut, comme les rapports humains aux animaux, les enjeux environnementaux des conflits militaires, ou la reconstitution chronologique du climat. Compte tenu de la taille de notre communauté, il est normal de constater que certains thèmes soient moins fréquemment abordés que d'autres (on pense à la mobilité et aux frontières – mais non au migration – et à l'esthétique ; aux représentations médiatiques, au désastre naturel, et aux enjeux environnementaux contemporains), mais aucun des thèmes précédemment recensés ne semble orphelin. De même, des débats environnementaux contemporains nourrissent des travaux comme les enjeux autour de l'eau, du climat ou de l'énergie (sables bitumineux et nucléaire), bien que les canadianistes demeurent silencieux sur des sujets actuels dont les dimensions historiques sont pourtant patentes, comme la crise de la faim, les épidémies internationales, les migrations et les conflits découlant de changements environnementaux ou ceux autour de l'accès et de la disponibilité des ressources dans des zones transfrontalières. En cela, l'intérêt pour le phénomène environnemental trans- ou inter-national semble faible.

Dans certains cas, un décalage se fait sentir entre autres à cause des spécificités de notre terrain ; pensons aux désastres naturels et aux catastrophes industrielles qui, en nombre réel et en intensité – compte tenu de la densité de population notamment –, ne peuvent que timidement fournir la matière pour alimenter des programmes de recherche susceptibles de déboucher sur des problématiques et des conclusions originales et intéresser la communauté internationale. Néanmoins, des sujets comme le colonialisme et l'impérialisme, qui alimentent bien les recherches sur les environnements africains, sud-américains et du sud-est asiatique, semblent absents des travaux canadianistes, alors que rarement l'histoire des premières nations, autrement qu'en abordant la question des inégalités environnementales, semble évoluer en parallèle avec cette littérature sans explicitement s'inscrire dans cette mouvance. Les travaux fondés sur une approche globale ou la longue durée semblent également absents des travaux de canadianistes et de chercheurs canadiens.

### **La spécificité des objets et des approches en histoire de l'environnement canadien**

Comme nous le mentionnons en introduction, les praticiens des sciences humaines et sociales ont une forte propension à se tourner vers leur communauté nationale pour diffuser leurs travaux et faire progresser leur domaine de connaissances. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que c'est surtout à l'intérieur de la communauté scientifique canadienne que les travaux de canadianistes trouvent une plus grande résonance. Les raisons pour cet état de fait sont multiples, et elles passent par l'historiographie sur laquelle se construit un problème de recherche, le fait que les sciences humaines et sociales s'attachent à des phénomènes culturels qui, tout en pouvant dépasser les frontières, ont d'abord un ancrage local ou un caractère national peu susceptible d'intéresser les chercheurs d'autres sociétés et, surtout, que les problématiques sont constituées de façon à intéresser la communauté scientifique nationale. Si certains pays aux « grandes histoires » et aux communautés historiennes élargies – on pense à la France, à la Grande-Bretagne ou aux États-Unis – jouissent d'un aura de respectabilité comme terrain propre à attirer la curiosité scientifique des historiens de multiples pays, des pays de moins grande taille – spatio-temporelle, humaine et scientifique – exercent peu d'attrait pour stimuler des recherches, même comparatives, de chercheurs étrangers. Cette situation n'est pas propre à la science historique, et touche également la géographie, les sciences politiques et la sociologie et même une discipline aux prétentions universalisantes comme l'économie.<sup>13</sup> Qui plus est, les recherches historiques canadiennes souffrent de l'ombrage que peuvent lui porter involontairement celles menées aux États-Unis. C'est notamment le cas en histoire environnementale où les chercheurs qui ne proviennent pas de l'Amérique du Nord peuvent confondre les réalités historiques et/ou les productions historiographiques de ces deux nations en tenant compte des étendues, de la sauvagerie, de la colonisation parallèle, des paysages continentaux de part et d'autre de la frontière – dans la Plaine centrale comme sur les rivages maritimes.

Poser la question de la place internationale de l'HEC, c'est prendre pour acquis que celle-ci offre aux historiens de l'environnement de partout ailleurs dans le monde, des méthodes et des approches, des éléments conceptuels ou théoriques, et même des sujets et des objets originaux, propres à la pratique du domaine dans notre communauté nationale, mais d'intérêt pour la communauté internationale. Plutôt que d'énumérer les publications produites depuis le début de la décennie, nous porterons notre attention sur quelques thèmes saillants comme peuvent en témoigner les publications et les intitulés des projets de recherche récemment subventionnés. Parmi ces thèmes, la question autochtone permet l'ouverture de chantiers originaux autour de l'occupation et la transformation du territoire circumpolaire. En lien avec cette question, les enjeux autour des conflits liés à l'exploitation des ressources demeure un thème de prédilection. C'est notamment le cas avec des ressources énergétiques dont les modalités d'exploitation nous mènent à recadrer notre perception et notre compréhension des relations nord-sud. La diversité radicale des milieux et les zones de transition qui participent à leur agglomération, l'étendue du réseau hydrographique et son réticulaire, l'inclusion dans une multiplicité de mondes océaniques constitueraient d'autres spécificités de l'environnement canadien qui recèleraient un potentiel de réflexion originale. Si pareille diversité peut rendre difficile la constitution d'un caractère distinct ou d'un style national de recherche en histoire environnementale, nous pouvons la considérer comme une occasion pour inscrire l'HEC dans la recherche internationale par les défis méthodologiques qui se posent. L'histoire et la société canadiennes possèdent également des attributs qui, sans pour autant constituer des spécificités, engageraient des études propices à l'inscription de l'HEC dans une perspective internationale. Pensons évidemment à l'Empire britannique ou au monde atlantique, ainsi qu'aux autres divisions du pouvoir qui nécessite la mobilisation d'un travail multiscale pour évaluer les conséquences des conflits de juridiction sur la gestion et l'allocation des ressources, de même que sur l'accès et l'occupation du territoire. Il faut apprécier également des particularités de l'HEC dans les méthodes et les approches de certains de ses praticiens. Pensons, comme l'ont souligné justement Evenden et Wynne, à la prégnance de la pensée géographique dans la pratique historique. D'ailleurs, nous remarquons que l'HEC dépasse souvent une simple approche littéraire pour mener une réflexion spatiale originale, en s'accommodant parfois de techniques sophistiquées de système d'information géographique. D'ailleurs, il nous est paru intéressant lors de l'évaluation bibliométrique de réaliser que les travaux de canadienistes étaient cités dans les revues en sciences naturelles, ce qui ne serait pas étranger à ce contact étroit entretenu avec les approches et les méthodes de la géographie.

Pouvons-nous envisager au Canada des traits distinctifs ou des thèmes fédérateurs de la recherche en histoire environnementale, de façon à parler d'une tradition nationale – ou d'un style - qui relèverait de thèmes dominants, ou d'approches et de méthodes spécifiques à la pratique de l'HEC.<sup>14</sup> À titre d'exemples, et de façon très grossière sinon caricaturale, nous relevons des thèmes et des approches qui domineraient au sein de certaines communautés nationales et qui formeraient des traditions ou des styles (et qui très souvent s'articulent parallèlement autour d'une personnalité) : les Autrichiens et le métabolisme, les modes d'occupation du territoire en Tchécoslovaquie, la dominante culturaliste aux Etats-Unis et en Allemagne, l'histoire urbaine et la pollution en France, pour ne nommer que des exemples avec lesquels nous sommes un peu familier. Même si les productions nationales ne se limitent pas à ces thèmes ou à ces approches, nous voyons comment il peut être aisé d'étiqueter un style national pour situer une production à l'échelle internationale. Pour le bien de la discussion, nous pouvons nous interroger sur la pertinence de formaliser une étiquette sur les travaux au Canada pour en accroître la visibilité à l'échelle internationale.

Nous avons évoqué certains thèmes spécifiques, mais non caractéristiques, de la recherche en HEC, mais il nous semble que la distinction canadienne serait l'absence de distinction, ou l'éclatement des thématiques, des terrains, et des méthodes. Les chapitres du manuel dirigé par MacEachren et Turkel l'illustrent assez bien, tout comme les articles du numéro thématique d'*Environmental History* – en fait de terrains, de problématiques, et d'objets. D'ailleurs, n'est-il pas paradoxal de parler d'histoire de l'environnement canadien alors que les travaux qui se fondent réellement sur une échelle nationale se distinguent par leur rareté? C'est souvent à une échelle régionale que la recherche est menée même si dans certains cas, elle conduit à la constitution de territoires originaux. En fait, le « canadien » se révèle par l'imbrication des échelles d'analyse, entre le local, le régional et le provincial/national, ce qui en soit n'offre rien de distinctif en regard des travaux menés ailleurs dans le monde. Qu'est-ce qui serait canadien de toute façon (un enjeu que nous avons abordé ailleurs dans le cas de l'histoire des sciences et des techniques au Canada<sup>15</sup>) ? Pour donner un exemple précis, en quoi les enjeux entourant l'implantation d'une centrale hydro-électrique sur la rivière Peace en Colombie-Britannique seraient davantage collés à la situation de la

rivière Rupert au Québec qu'à celle de la rivière Columbia dans l'État du Washington? Les mêmes questions se posent pour les biorégions des plaines centrales ou les zones humides maritimes bordant l'Atlantique du nord-est du continent.

De fait, comme peu de discussions ont eu lieu concernant les caractéristiques de l'histoire canadienne en histoire environnementale, la question reste ouverte concernant l'existence même de ces caractéristiques (et si ce domaine devrait en avoir).<sup>16</sup> Ainsi, lorsque dans un bilan de parutions récentes, Anya Zilberstein s'interroge sur la spécificité de l'histoire environnementale canadienne, ou, ce qui peut revenir au même, sur ce qui peut caractériser la production canadienne comparativement aux travaux produits aux États-Unis et auxquels la production canadienne serait fortement apparentée, le seul ouvrage qui se distingue – *The Archives of Place* de William Turkel – mène l'auteure à douter de la pertinence de qualifier cette réflexion originale de « canadienne », sans considération pour le terrain à l'étude, le plateau de Chilcotin en Colombie-Britannique.<sup>17</sup> Il faut voir ici que ce qui rend possible une partie de la narration, ce sont bien les institutions (politiques et juridiques), et les populations (autochtones et allochtones et, dans le cas précis du Canada tel que discuté dans la deuxième étude de cas, les Canadiens-français de la province du Québec) qui participent aux conflits autour des ressources naturelles, qui encadrent le mode d'occupation du territoire et qui forment les strates historiques récentes que Turkel sonde. Si le terrain dans ses multiples dimensions est donc clairement canadien (et non seulement britano-colombien), est-il légitime de s'interroger sur l'identité « nationale » des méthodes mises en œuvre, même si nous pensons qu'une histoire de l'environnement canadien, pour être reconnaissable à l'échelle internationale, peut se distinguer précisément par ses approches. L'interrogation conclusive de Zilberstein mérite ici d'être rapportée lorsqu'elle se demande si cela importe, ou non, de distinguer cette œuvre par le qualificatif de « canadien » ? De façon complémentaire, nous pourrions ajouter : distinguer par rapport à quoi?

### **Contre l'État-nation : faut-il abandonner le projet d'une histoire de l'environnement canadien?**

Indépendamment des enjeux méthodologiques et théoriques auxquels serait distinctement confrontée l'HEC, nous pouvons légitimement nous demander si des objets spécifiquement canadiens en histoire environnementale existent, ou si ne faut-il pas plutôt dénationaliser l'HEC (au risque de réduire les probabilités d'influencer ou d'intéresser l'historiographie canadienne, un enjeu qui devrait faire l'objet d'une réflexion en soi). À cette revendication d'un exceptionnalisme canadien s'opposent une série d'approches historiographiques dont certaines offrent la possibilité de former de nouveaux objets de recherche depuis quelques années.

Faut-il répéter ces appels à la dénationalisation de l'histoire pour une véritable science historique ? Pour mettre fin à toute prétention exceptionnelle, les historiens prônent depuis longtemps l'adoption de la méthode comparative pour faire taire les idiosyncraties vantées au nom de l'exceptionnalisme national. La recherche en histoire environnementale n'est pas indifférente à pareilles stratégies, bien que nous sommes loin du slogan à la pratique. Parmi les études comparatives intégrant le cas canadien, aucune ne semble le fruit d'un canadianiste.<sup>18</sup> D'ailleurs, elles tendent à noyer l'expérience canadienne sous l'étalon états-uniens, tandis que les contrées nordiques demeurent d'autant plus négligées qu'elles constitueraient aux regards des conditions environnementales une aune plus appropriée.<sup>19</sup>

Parce qu'elle contribuerait à naturaliser davantage l'État-nation en faisant de celui-ci son unité d'analyse, aussi multiplié puisse-t-il être, l'approche comparatiste finirait par renforcer l'exceptionnalisme et perdrait de son pouvoir séducteur au profit d'approches multiscalaires, de la biorégion à la planète. Depuis quelques décennies, deux de ces approches semblent gagner la faveur des historiens de l'environnement, soit le transnationalisme et, à défaut d'un meilleur terme pour parler de la « world history », le globalisme. En histoire environnementale, ce dernier cas devient l'apanage de quelques individus, qui font des survols dans un temps limité, ou tentent de façon plus ou moins heureuse de reconstituer les interactions sociétés-environnements à travers l'histoire de la Terre.<sup>20</sup> Nous le mentionnons même si aucun historien canadien ne s'y aventure simplement pour souligner que devant ces récits universels dans l'espace et le temps, la nation, comme la chronologie nationale souvent liée aux événements politiques fondateurs de la tradition historique, y trouvent difficilement une quelconque légitimité.

Même s'il propose des espaces aux contours flous comme « le monde atlantique », le transnationalisme peut représenter un angle approprié pour faire valoir l'HEC sur la scène internationale. L'approche transnationaliste se tourne vers les circuits d'échange entre des États-nations, des puissances impériales et des continents qui formeraient la toile de fond d'un espace historique, ou encore sur les organisations, gouvernementales ou non, qui



transcendent les frontières. En histoire environnementale, l'approche transnationale permettrait entre autres d'identifier les origines multiples et complexes des changements environnementaux, ainsi que les ressorts distants de la dégradation de l'environnement et les limites d'une action humaine localisée dans la résolution des problèmes environnementaux. L'approche pourrait aussi se limiter à étudier les échanges d'expertise pour définir et attaquer des problèmes environnementaux ou encourager l'exploitation des ressources et analyser comment les concepts, les idées et les pratiques sont façonnés, en partie, par les milieux qui les forment et les accueillent.<sup>21</sup> Diriger la focale vers la circulation – sur des échelles ni globales, ni exclusivement régionales – d'éléments biotiques comme les marchandises des plantations ou d'éléments abiotiques comme des composés chimiques toxiques ou des métaux précieux, permettrait la mise en scène de sociétés et de phénomènes écologiques dont les interactions ont des répercussions locales et internationales, en des lieux et à des moments spécifiques.

Pour illustrer la portée du transnationalisme en histoire environnementale, nous pouvons évoquer les travaux de Ian Tyrrell – un ardent promoteur de cette approche, toutes spécialités historiographiques confondues – sur les échanges entre l'Australie et la Californie.<sup>22</sup> Dans son cas, il ne s'agit pas tant d'éliminer l'État-nation que d'en faire une échelle parmi d'autres – locales et internationales – à imbriquer dans une étude des phénomènes écologiques. C'est d'ailleurs ce qui transpire des travaux de canadianistes qui ont débordé les frontières pour suivre marchandises, plantes, animaux, et maladies, ainsi que parfois les humains qui les pistaient.<sup>23</sup> En ce sens, et dans une perspective similaire à celle énoncée par Radkau, on reconnaît que l'État-nation est une invention aux conséquences environnementales profondes.<sup>24</sup> En fait, comme nous le soulignons ailleurs, il faut éviter d'essentialiser les échelles d'analyse et reconnaître la géométrie variable des espaces à l'étude, qu'ils soient biorégionaux, provinciaux, nationaux, internationaux, transnationaux ; l'échelle pertinente se trouve dans la problématique constitutive de l'objet de recherche.<sup>25</sup>

Bien qu'elles puissent faire émerger de nouveaux objets de recherche – et c'est là quant à nous leur intérêt premier<sup>26</sup> – les perspectives transnationalistes et comparatistes n'assureraient pas nécessairement une plus grande visibilité de l'HEC sur la scène internationale, ni son «émancipation historiographique». À ce titre, il faut rappeler que plusieurs de nos collègues canadianistes s'engagent sur cette voie en inscrivant leur objet dans le monde atlantique. Le bilan des répercussions de leurs travaux à l'étranger semble toutefois mitigé<sup>27</sup>, même si leur communauté paraît dynamique au Canada (ce qui peut sembler paradoxal dans la mesure où certaines craignent un affaiblissement de l'influence que peut exercer l'histoire transnationale sur la communauté historique nationale par la «dénationalisation» de ses objets).<sup>28</sup>

## Perspectives

L'aspect le plus détestable de cet exercice est certainement le caractère normatif d'un document de réflexion, qui avec un minimum de contenu empirique – compte tenu des moyens dont nous disposons – ne permet guère plus qu'un aperçu d'un domaine tentaculaire, aux racines jeunes et superficielles. Tout en cherchant à éviter de dire aux autres quoi faire, nous avons cherché simplement à dégager des tendances pour livrer notre compréhension d'un domaine en développement et des enjeux qu'il pose à une communauté nationale qui cherche à accroître sa visibilité compte tenu des efforts, des ressources et des avancées empiriques (et conceptuelles, bien que cela reste à démontrer dans un autre cadre) dont elle dispose ou qu'elle prétend mettre de l'avant. Les thèmes relevés et leur degré de « saturation » dans le champ scientifique paraîtront fortement discutables aux yeux de tous. Pareil exercice n'a comme objectif que de décliner différentes façons d'aborder la place de l'HEC à l'échelle internationale sur le plan intellectuel, considérant la forte présence sur le plan institutionnel, ainsi que de soulever des questions et stimuler la discussion autour de certains points précis, et non d'évaluer la pertinence et la qualité de travaux individuels.

Nous concluons en paraphrasant une partie du titre de la communication à l'origine du chapitre d'Evenden et Wynn cité plus haut : existe-t-il une HEC à l'échelle internationale? importe-t-il que l'HEC existe à l'échelle internationale?<sup>29</sup>

Présumant de la qualité de l'HEC et de la relative pauvreté de son positionnement international, nous nous sommes engagé dans la rédaction de ce document en nous interrogeant sur la disparité entre la production scientifique et ses diverses manifestations d'une part, et la réception d'autre part, notamment en comparaison avec les productions étrangères. Nous avons constaté avec surprise que les travaux canadiens jouissent d'une

visibilité et d'un rayonnement comparable à ce qui se fait ailleurs. Que nous estimions a priori notre faible impact en révèle davantage sur nous que sur nos travaux ou sur la communauté internationale. (J'insiste ici sur le « nous » car ce document n'aurait jamais été commissionné n'eût été qu'il s'agissait d'un sentiment partagé).

Les quelques données sur les citations que nous avons rassemblées indiquent une présence certaine à l'échelle internationale, mais dont l'impact relativement faible ne semble aucunement se distinguer de ce qui se passe en histoire canadienne ou pour d'autres histoires environnementales nationales. Si les données sont fortement contestables, ce n'est pas tant à cause de la taille de l'échantillon ou de la jeunesse de la production canadienne que parce que les spécificités des humanités font en sorte que nous ne pouvons disposer d'un échantillon représentatif. Néanmoins, nous constatons que l'HEC a une existence internationale, par les publications dans les principaux journaux internationaux et les participations à diverses manifestations scientifiques internationales.

Les chercheurs canadiens semblent bien connaître bien le domaine et participer aux réflexions sur les thèmes en vogue. Est-ce à dire que nous devons nous contenter du travail fait et poursuivre de la même façon notre engagement pour assurer notre place à l'échelle internationale, participer à des réseaux de recherche et en démarrer? Sommes-nous seulement en position d'insuffler certaines orientations à la recherche sur la scène internationale?

La question de la pertinence se pose non pas au regard du caractère général ou transnational de l'expérience environnementale canadienne, mais bien en fonction de la capacité pour les chercheurs canadiens en histoire environnementale de voir leurs méthodes, leurs approches et leurs objets repris par des chercheurs à l'étranger. C'est pour cette raison uniquement que cela importe : dépasser le fait de culture et nous engager dans un travail scientifique. Cela nous paraît plus recommandable que la reconnaissance d'un quelconque exceptionnalisme canadien, dans la mesure où la principale caractéristique de l'HEC nous semble précisément être l'éclatement des thèmes, des approches, des objets, pour ne pas parler des environnements.

Sans penser que nous sommes confrontés à un (faux) choix entre l'international et le local, nous tenons à souligner que notre existence à l'échelle internationale découlera d'abord du positionnement des chercheurs à l'échelle nationale. En ce sens, il faudrait éviter d'être victimes de notre succès, de notre institutionnalisation précoce, hypertrophique, et qui nous a permis d'exister que pour nous-mêmes. D'abord nous croyons noter un essoufflement quant aux subventions et bourses accordées aux chercheurs et aux étudiants en histoire environnementale, mais peut-être s'agit-il là d'un effet momentané lié au cycle de la recherche plutôt que d'une tendance à la baisse. Ensuite, nous constatons que peu de canadianistes travaillent à l'extérieur du Canada. Plus grave nous semble être le fait que peu de diplômés effectuent des stages de recherche postdoctorale à l'étranger ; en fait, seuls les non-canadianistes le font, ce qui peut être révélateur quant aux orientations des chercheurs en place et en devenir. Pareille situation risque d'avoir certaines incidences à la fois sur le positionnement international et sur notre capacité à renouveler les programmes de recherche en HEC, d'autant plus que nous avons manifesté une très faible propension à nous rapprocher des spécialistes de l'histoire environnementale au Canada qui s'intéressent à d'autres aires spatio-temporelles. Ils ne sont pas les seuls de qui nous pouvons apprendre pour construire des objets d'intérêt pour la communauté internationale. Entre autres, notre exercice bibliométrique montre l'appréciation des collègues des sciences sociales pour nos travaux et il en serait de même des naturalistes. En cela, il faut se demander si l'étiquette « historien de l'environnement », pas plus que celle « historien de l'environnement canadien », demeure pertinente pour stimuler la recherche et la réflexion sur les rapports société-environnement et leur historicité et nourrir l'inscription de l'environnement comme problématique du champ des sciences humaines et sociales.

---

<sup>1</sup> Rappelons le nombre de titulaires de Chaires de Recherche du Canada en histoire environnementale, les postes universitaires, le nombre de doctorats et d'inscriptions aux cycles supérieurs, ainsi que les monographies, recueils, numéros thématiques et articles récemment publiés.

<sup>2</sup> Yves Gingras et Sébastien Mosbah-Natanson, « Les sciences sociales françaises entre ancrage local et visibilité internationale », *Archives européennes de sociologies* 50.2 (2010) p. 305-321.

<sup>3</sup> Nous utilisons cet acronyme pour distinguer les praticiens de l'histoire environnementale au Canada des canadianistes dont les travaux s'inscrivent dans le champ de l'histoire environnementale. Le présent document de réflexion s'intéresse à cette dernière catégorie.

<sup>4</sup> « Admittedly, it is not easy to get useful information about Canadian environmental history because Canadianists have almost entirely ignored the genre, but there is a smattering of recent and helpful works with more on the way ». JR. McNeill « Observations on the nature and culture of environmental history », *History and Theory* 42 (2003):5-43, p. 18.

<sup>5</sup> Peter Coates « Emerging from the wilderness (or, from redwoods to bananas): recent environmental history in the United States and the rest of the Americas », *Environment and History* 10 (2004):407-38, en pages 422-423.

<sup>6</sup> M. Evenden, and Graeme Wynn, «54:40 or Fight’: Writing Within and Across Boundaries in North American Environmental History», in *Nature’s End: History and the Environment*, ed. Paul Warde and Sverker Sorlin (London: Palgrave, 2009), pp. 215-246 ; Stéphane Castonguay, «Faire du Québec un objet de l’histoire environnementale», *Globe. Revue internationale d’études québécoises*, vol. 9, no 1 (2006), p. 17-49. Encore que McNeill récidive dans un bilan international récemment publié où, contrairement aux travaux des Etats-Unis, de l’Europe, de l’Afrique, de l’Asie du sud-est et de l’Amérique latine, les travaux canadiens sont simplement ignorés, non pas par méconnaissance mais peut-être pour des raisons d’espace. J.R. McNeill, «The State of the Field of Environmental History», *Annual Review of Environment and Resources*. 2010. 35:345-74

<sup>7</sup> Evenden et Wynn, p. 216.

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 231.

<sup>9</sup> Voir l’étude d’Éric Archambault et Étienne Vignola Gagné, *L’utilisation de la bibliométrie dans les sciences sociales et les humanités*, rapport final pour le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, août 2004.

<sup>10</sup> (McNeill, 2010),

<sup>11</sup> Il s’agit de G. Muller, «Lichenometry and environmental history», 11.3 *Environmental History* (2006) : 604-609 ; S. Sorlin et P. Warde «The problem of the problem of environmental history: A re-reading of the field», 12.1 *Environmental History* (2007): 107-130; Neil Macdonald, «On epigraphic records: Valuable resource in reassessing flood risk and long-term climate variability», *Environmental History* (2007) : 136.

<sup>12</sup> Nous avons consulté les numéros publiés dans les dix dernières années des revues *Environmental History* et *Environment and History*, les discussions sur H-Environment, les appels à communication, les programmes de conférence (ASEH et ESEH) entre 2009 et 2010, et quelques bilans récents. Ainsi, Fabien Locher et Grégory Quenet («L’histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d’un nouveau chantier» *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, N° 56.4 (2009), p. 7 à 38) soulignent les thèmes suivants : environnement, impérialisme et colonisation ; environnement urbain et inégalités environnementales ; approche globale et longue durée ; conservation et préservation des ressources et des espaces naturels. Peter Boomgaard et Marjolein’t Hart («Globalization, Environmental Change, and Social History : An Introduction», *International Review of Social History* 55 (2010) p. 1-26) insistent sur la transmission des espèces, les politiques agraires [effets des développements agricoles], l’utilisation des énergies, l’exploitation minière, et la gestion de l’eau. Voir aussi les thèmes dénombrés dans le numéro anniversaire d’*Environmental History* (vol. 10.1 (janvier 2005), p. 30-109.

<sup>13</sup> Archambault, *op. cit.* . Voir aussi Javier Gutiérrez et Pedro Lopez-Nieva, «Are international journals of human geography really international ?», *Progress in Human Geography* 25.1 (2001) p. 53-69 ; Maria-Dolors Garcia-Ramon, «Globalization and international geography : the questions of languages and scholarly traditions», *Progress in Human Geography* 27.1 (2003) p. 105 .

<sup>14</sup> Johan Heilbron, « Qu’est-ce qu’une tradition nationale en sciences sociales ? » *Revue d’histoire des sciences humaines* 18.1 (2008) p. 3-16

<sup>15</sup> Stéphane Castonguay, «Sortir l’histoire des sciences et des techniques de leur contexte national. Limites et défis du comparatisme», *Scientia Canadensis*, vol. 28 (2005), p. 39-50

<sup>16</sup> Toutefois Evenden et Wynn se posent la question « whether there is anything unique about the n/Nature of Canada » ? p. 239

<sup>17</sup> Anya Zilberstein, «Nature and Nation: Recent Books in Canadian Environmental History», *Journal of Canadian Studies*, 42.3 (2008) 193-207.

<sup>18</sup> En fait de comparatisme, ou transnationalisme, nous pouvons citer les études de Eric Kaufmann, "Naturalizing the Nation: The Rise of Naturalistic Nationalism in the United States and Canada." *Comparative Studies in Society and History* 40 4 (1998): 666-95; William Cronon, «Boundaries and Ecosystems in U.S. and Canadian History», in *Toward a Transboundary Monitoring Network: A Continuing Binational Exploration*, ed. Peter T. Haug, Bruce L. Bandurski, and Andrew L. Hamilton (Washington, D.C.: International Joint Commission, June 1986), 35-55 ; Kurkpatrick Dorsey, *The Dawn of Conservation Diplomacy: U.S.-Canadian Wildlife Protection Treaties in the Progressive Era*, Seattle, University of Washington Press, 1998 ; Donald Worster, "Two Faces West" in Paul W. Hirt ed. *Terra Pacifica: people and place in the northwest states and western Canada* (Washington State University Press, 1998); Thomas Dunlap, *Nature and the English Diaspora: environment and history in the United States, Canada, Australia, and New Zealand* (Cambridge University Press, 1999) ; Richard Judd, "Approches en histoire environnementale: Le cas de la Nouvelle-Angleterre et du Québec," *Globe: Revue internationale d’études québécoises* 9 (no. 1, 2006)

<sup>19</sup> Evenden et Wynn, p.240

<sup>20</sup> Pour le premier cas d’espèce, John McNeill, *Something New Under the Sun: An Environmental History of the Twentieth-Century World*. New York: Norton, 2000. Pour le deuxième, voir entre autres I. Simmons. *Global Environmental History*. Chicago: University of Chicago Press. 2008 ; Clive Pontin, *A Green History of the World*. Harmondsworth, UK: Penguin, 1992 ; Jared Diamond, *Guns, Germs, and Steel: The Fates of Human Societies*. New York: Norton 1995.

<sup>21</sup> Dans ce dernier cas, ces questions pourraient s’inspirer d’une série de travaux historiques sur les sciences de terrain qui connaissent un regain d’intérêt stimulé par le développement de l’histoire environnementale. Parmi les ouvrages programmatiques, voir Henrika Kuklick and Robert E. Kohler, "Introduction," *Science in the Field, Osiris*, 11 (1996): 1-14, et, plus récemment, Jeremy Vetter, dir. *Knowing Global Environments. New Historical Perspectives on the Field Sciences*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2010. Voir aussi les travaux en géographie de la connaissance scientifique, dont la synthèse de David N. Livingston, *Putting Science in its Place : geographies of scientific knowledge*, Chicago, Chicago University Press, 2003 et, plus récemment, «Landscape of Knowledge», in P. Meusburger et al. (eds.), *Geographies of Science*, Knowledge and Space 3, 3 Springer Science+Business Media B.V. 2010, p. 3-22.

<sup>22</sup> Ian Tyrrell, *True Gardens of the Gods: Californian-Australian Environmental Reform, 1860-1930* (Berkeley: University of California Press, 1999). Parmi ses manifestes, voir entre autres, Ian Tyrrell, «Reflections on the transnational turn in United States history: theory and practice», *Journal of Global History*, 4 (2009), pp 453-474.

<sup>23</sup> Darin Kinsey, «'Seeding the water as the earth': The epicenter and peripheries of a western aquacultural révolution», *Environmental History* 11 (2006): 527; Liza Piper, «Parasites from 'Alien Shores': The Decline of Canada's Freshwater Fishing Industry», *The Canadian Historical Review* 91.1 (2010): 87-111; Stéphane Castonguay, «Creating an agricultural world order: regional plant protection problems and international phytopathology, 1878-1939», *Agricultural History* 84.1 (Winter 2010): 46-73.

<sup>24</sup> Joachim Radkau, «Exceptionalism in European Environmental History», *GHI Bulletin* no. 33 (Fall 2003) 23-44; p. 28

<sup>25</sup> Stéphane Castonguay «Faire du Québec un objet de l’histoire environnementale», *Globe. Revue internationale d’études québécoises*, vol. 9, no 1, (2006), p. 17-49, en pages 47-49.

<sup>26</sup> Par exemple, lorsque Christopher Sellers («Cross-nationalizing the history of industrial hazard », *Medical History*, 54.3 (2010), p. 315) revendique une intégration de l’histoire sociale et culturelle, ancrée sur les perceptions et les conflits sanitaires et environnementaux en un lieu, et des approches macro-historiques (comparatisme, globalisme, système-monde et institutions internationales) pour saisir à différentes

---

échelles, la spécificité historique et l'interdépendance des phénomènes à l'étude, soit les perceptions différentielles des risques en fonction de cultures locales pour des objets circulant à l'échelle internationale.

<sup>27</sup> Et Allan Greer de noter «the refusal to take Canadian scholarship seriously» en parlant des l'histoire coloniale de l'Amérique du nord rédigée par les historiens états-unisiens . «National, Transnational, and Hypernational Historiographies: New France Meets Early American History», *The Canadian Historical Review* 91.4 (2010) pp. 695-724, citation en p. 717.

<sup>28</sup> Sur les risques de l'approche transnationale, dans le contexte de l'histoire de la technologie toutefois, voir Erik van der Vleuten, «Toward a transnational history of technology. Meanings, Promises, Pitfalls», *Technology and Culture* 49 (2008) p. 974-994, cf. p. 989-994

<sup>29</sup> Evenden et Wynn «Is There, Was There, Should there be, a Canadian environmental history?», communications présentées lors de congrès à Cambridge et à Vancouver en 2006.